

Aurélien POILLEAUX

99 filles



L'anthologiste
éditeur de nouvelles



Aurélien Poilleaux

99 filles

99 filles — comédie fantastique — 30 minutes

« Allô ! Oui, salut poup... Quoi ?... (Long silence.)... Bah oui, et alors ?... non, je ne t'ai jamais menti... Bien sûr, je vais pas venir te voir pour te dire que je sors avec d'autres filles, ça se fait pas.... Comment ?... Mais n'importe quoi !... Mais... c'est pas parce que je suis avec toi que je dois m'arrêter de vivre ma vie, quand même... »

Alors qu'il vient de rencontrer sa centième conquête, Nicolas, un pick up artist (comprenez un « spécialiste de la drague »), est victime d'un sortilège maléfisant qui lui cause de violentes et incontrôlables coliques. L'unique moyen de s'en débarrasser est d'obtenir le pardon de toutes celles qu'il a offensées. Ça fait donc... 99 filles...

Ils étaient installés côte à côte à la terrasse d'un café place du Châtelet. Denis écoutait son coach, Nicolas, depuis près d'une heure, buvant ses paroles, acquiesçant par de réguliers hochements de tête.

« Bon, assez parlé ! On va passer aux exercices pratiques », dit Nicolas.

Denis redoutait ce moment. Il posa sa main sur son genou pour enrayer le mouvement frénétique de sa jambe. Son talon cessa de rebondir nerveusement sur le sol.

« Tu choisis une cible et tu tentes un petit numclose. Il y a une technique que j'aime bien : tu vas voir la fille et tu lui demandes un stylo. Après, tu lui demandes un morceau de papier et une fois qu'elle t'a tout donné, tu lui demandes son numéro.

— Ouais, pas mal !

— Allez, tu y vas ? Je reste là, et on débriefe après.

— C'est parti.

— Et te prends pas la tête. N'oublie pas, ce n'est qu'un jeu ! »

Le cœur battant, Denis se mit alors en quête d'une cible, mais cela n'avait rien d'un jeu pour lui. Un énième soir de solitude, tandis qu'il surfait sur un site dont le contenu l'accompagnait dans le contentement de sa libido, un encart publicitaire avait surgi, lui proposant des « conseils de drague ». Gratuits. Denis avait estimé qu'il en était à un point où il n'avait rien à perdre. Ainsi découvrit-il la communauté des pick-up artists, ces techniciens de la drague, professionnels de la séduction.

Sa formation débuta par l'apprentissage du vocabulaire codifié de ses condisciples. Ses multiples lectures et ses régulières discussions sur les forums l'avisèrent de quelques fondamentaux de psychologie féminine. Il fut sensibilisé, entre autres, à l'importance considérable que le beau sexe accorde à l'hygiène corporelle. Il changea sa façon de s'habiller, apprit à refouler son sens de l'humour parfois inadapté... Et puis, Nicolas accepta de compléter son instruction en partageant avec lui sa propre expérience.

Une jeune femme brune venait dans sa direction. Elle semblait se perdre dans ses pensées. Il jeta son dévolu sur elle. Nicolas l'observait avec amusement tout en sirotant son soda quand son téléphone sonna. Séverine.

« Allô ! Oui, salut poup... Quoi ? ... (Long silence.)... Bah oui, et alors ?... Non, je ne t'ai jamais menti... Bien sûr, je vais pas venir te voir pour te dire que je sors avec d'autres filles, ça se fait pas... Comment ?... Mais n'importe quoi !... Mais... c'est pas parce que je suis avec toi que je dois m'arrêter de vivre ma vie, quand même...

La fille-dans-ses-pensées n'avait pas de stylo. Elle poursuivit sa route, mais Denis la rattrapa et improvisa sur la base d'un souvenir de lecture :

« Excusez-moi, mademoiselle, en fait, je vous trouve trop jolie et je me demandais si vous auriez le temps pour prendre un café et faire l'amour ?

— Comment ? demanda-t-elle, indignée.

— Non, c'est une blague, je ne bois jamais de café. »

Il recula la tête pour éviter la gifle. Elle se déroba, tuant dans l'œuf leur belle histoire.

Denis s'en retourna penaud vers Nicolas, toujours au téléphone.

« ... mais t'as qu'à faire pareil... Ouh là là ! Mais tu crois que je t'aime, moi ? Allez, j'raccroche, tu me prends la tête... J'raccroche, allez, salut !

— Un problème ?

— Non, c'était une de mes L.T.R. [Long Term Relationship, relation d'une durée supérieure à trois mois]. Ce n'est rien, une de perdue, dix de retrouvées...

— Ouais, moi, de mon côté, je me suis pris un gros vent.

— C'est normal, mec, tu es beaucoup trop nerveux, faut pas stresser comme ça ! Les filles le sentent. Ce que je te conseille, c'est de commencer par des meufs un peu moches, qui te plaisent pas trop, comme ça, tu auras moins de pression.

— Heu... ouais, mais si elles me plaisent pas, ça ne sert à rien que je les drague.

— C'est juste pour t'entraîner. Comme ça, après, tu seras plus à l'aise avec les belles. Bon, sinon, le coup de l'amour et du café, ce n'était pas adapté, cette meuf, tu n'as pas observé son B.L., elle était...

— Attends, c'est quoi déjà, le B.L. ?

— C'est le Body Language. Elle était fringuée comme une gamine, elle n'est pas à l'aise avec le sexe, faut pas y aller comme ça. Là, tu lui as manqué de respect. Tu vois ce que je veux dire ?

— D'accord...

— Deuxième erreur, j'ai vu que tu as tenté un petit Kino [contact physique destiné à établir une meilleure connexion], mais tu as vu, elle a reculé. Tu as envahi son espace vital.

— Ah ouais... Tu arrives à voir ça, toi ?

— Je vais te dire un truc, j'étais exactement comme toi avant ! Tiens, tu vois la fille là-bas ? Regarde ! »

Denis l'observa, empli d'une admiration envieuse, excité à l'idée qu'un jour, il ne serait plus un beginner [débutant de la séduction] ou un needy [frustré]. Comme Nicolas, il deviendrait un Pick Up Artist et finirait par amener dans son lit les filles les plus canons.

La jeune femme extirpa un petit agenda de son sac à main. Elle en arracha une feuille et la tendit à celui qui venait de l'aborder. Elle trouva également un stylo dans le fond de son sac. Elle posa ensuite sa main sur sa bouche pour dissimuler un rire innocent. Nicolas lui effleura le coude un instant. Ils échangèrent quelques paroles, puis elle lui indiqua la direction de la bouche de métro. Le jeune homme se courba dans un geste un rien exagéré et déploya le bras comme un serveur indiquant une table à ses clients. Elle partit devant, Nicolas la suivit et, d'un signe de la main, indiqua à Denis que la leçon était terminée.

Samedi soir. Smoking de location impeccable, flûte de champagne à la main, Nicolas se trouvait — comme toujours — à son aise dans une galerie huppée du VI^e. Invité au vernissage par l'artiste lui-même, Damien Caravelle, l'un de ses plus anciens amis, Nicolas avait considéré cette exposition comme un terrain de chasse à la hauteur de ses nouvelles attentes. En effet, sa prochaine conquête serait la centième (le jeune homme

tenait un compte précis et renseignait des fiches informatiques détaillées sur chacune de ses « prises »). La 99^e n'était déjà plus qu'un bon souvenir à demi-effacé, mais pour la centième, il fallait placer la barre encore plus haut. La centième se devrait d'être parfaite : les hommes cribleraient son corps de regards luxurieux, mais baisseraient les yeux à son passage, inhibés par sa trop grande beauté. Nicolas lui parlerait, et c'est avec lui qu'elle partirait, laissant les autres mâles à leurs rêves de dépravation inaccomplis, frustrés et stupides.

Il contempla patiemment les œuvres de son ami, sachant qu'elle finirait par venir. Il ne la chercha pas parmi les faux admirateurs, les hypocrites venus se gaver de petits fours et de verrines. De son côté, Damien était aussi accaparé qu'un marié. Nicolas l'observait se débattre dans la fosse aux serpents quand soudain il la vit. Il ne vit bientôt plus qu'elle, comme le carré rouge d'une composition de Mondrian. Elle portait une robe satinée noire, et le reste du monde lui parut bientôt d'une insupportable banalité. Son corps voluptueux ondulait avec une élégance licencieuse. Légère et gracieuse, entourée mais seule, la centième venait d'arriver.

Il se dirigea vers elle afin de l'aborder, mais s'arrêta un instant, subitement plongé dans le corps du jeune homme impressionnable qu'il avait été autrefois. Elle avait conscience de son pouvoir, aussi Nicolas devait-il se persuader du sien. Une coupe de champagne dans chaque main, il inspira profondément et croisa son regard.

« Bonsoir. »

Deux heures plus tard, il était assis sur un sofa dans le salon de la jeune femme. Son verre contenait un cocktail à base de gin. L'odeur enivrante de l'encens lui tournait agréablement la tête. Ses yeux contemplèrent la décoration du salon, mais il fut incapable de l'analyser ou de la juger car son cerveau était désormais hors service. Un autre organe avait pris le contrôle de son corps, et celui-là se foutait pas mal de la déco. Elle éteignit le plafonnier et la pièce ne fut plus éclairée que par quelques bougies.

Il reconnut la musique dès les premières mesures, le refrain demandait : « Voulez-vous coucher avec moi ? » Elle posa son pied sur la table basse. Les yeux du garçon s'attardèrent sur le haut talon de la chaussure en cuir. Ils remontèrent le long d'un mollet au galbe magnifique, puis s'arrêtèrent sur la cuisse légère de la sensuelle inconnue. Un instant après, elle se tint debout sur la table et entama une danse lascive. Elle se caressa en mouvements lents et impudiques. Ses mains libertines se posèrent sur ses cuisses souples, puis remontèrent, emportant avec elles le tissu de la robe le long de ses hanches animales. Nicolas porta son verre à sa bouche avant de constater qu'il était vide. Ses mains tremblaient et les muscles de sa mâchoire étaient contractés. Il refoula le besoin libidineux de se jeter sur son corps et d'en arracher violemment les menus morceaux de tissu qui subsistaient encore. Il sentit la moiteur gagner son torse. Elle se mit à genoux et se pencha sur lui.

« Tu ne m'as même pas dit comment tu t'appelles !

— Ni... Nicolas, bafouilla-t-il, la gorge sèche.

— Moi, c'est Maggie.

— Eh bien, je suis enchanté, Maggie ! »

Elle se releva doucement et lui tourna le dos. Elle détacha délicatement l'agrafe de

son soutien-gorge et fit lentement glisser les bretelles le long de ses bras, avant de quitter le salon. Nicolas vit ensuite le sous-vêtement voler à travers la pièce, comme un appel. Il se leva pour la rejoindre, mais un vertige lui fit perdre l'équilibre. Il retomba sur le divan. Maggie passa la tête dans l'encadrement de la porte.

« Bonne nuit, Nicolas !

— Quoi ? »

Bip ! Bip ! Bip ! Bip ! « Vengeance ! » Le réveil qui l'avait expulsé de ses rêves ne méritait qu'un châtiment : le passage par la fenêtre ! Mais ses yeux restèrent clos et le moindre mouvement nécessita un répit. Mettre de l'ordre dans son esprit lui parut également une tâche ardue dont il n'était pas pressé de s'acquitter. Elle s'appelait Maggie, et il désirait ne pas se lever tout de suite, ne pas s'habiller trop vite, ne pas partir à l'aurore et prendre un petit déjeuner avec elle. Pourquoi ne pas aller chercher des pains au chocolat ?

Bip ! Bip ! Plus rien ne serait agréable tant que l'appareil ne serait pas réduit au silence. Nicolas ouvrit les yeux et découvrit le décor d'une chambre d'hôpital. Le son qu'il entendait provenait d'un électrocardioscope. Il retira la pince qui serrait son index et les électrodes sur sa poitrine. Il ne portait rien d'autre qu'une chemise de nuit verte à pressions. Il s'assit sur son lit. Son mouvement déclencha une nausée.

Une infirmière pénétra dans sa chambre. Pulpeuse, rousse, sa poitrine tendant sa blouse, Nicolas aperçut la dentelle de son soutien-gorge noir. Il lui sourit. Elle s'avança et fit enfin taire la machine qui émettait une alarme continue depuis qu'elle ne constatait plus les battements de cœur du patient.

« Alors, on se rappelle ce qui s'est passé, M. Strack ? »

Elle parlait trop fort. Sa voix cassante et haut perchée brisa immédiatement le charme qui émanait de sa silhouette. « Une beauté silencieuse », pensa Nicolas.

« Pour être franc, je ne sais pas comment j'ai pu atterrir ici...

— Vraiment ? »

Elle prenait plaisir à cette situation. Il éprouva l'envie de la gifler.

« Eh bien, ce sont les pompiers qui vous ont amené, vous étiez par terre, dans la rue.

— Vraiment ? »

Trou noir absolu. Il avait assisté au vernissage. Dans son dernier souvenir, Maggie se déhanchait presque nue sur la table basse. Il était le spectateur privilégié de cet ardent effeuillage, excité mais digne et bien loin du misérable que l'infirmière lui décrivait.

« Mais oui ! Si vous pensez que ça va mieux, vous pouvez rentrer chez vous. Et j'espère que vous ferez plus attention la prochaine fois !

— Mes vêtements, où ils sont ?

— Ah oui, j'oubliais. Vous avez... déféqué dedans. (Il pâlit.) On les a mis dans un sac, mais si j'étais vous, je les jetterais. Vous avez un ami ou de la famille qui peut vous en apporter d'autres ?

— Je vais me débrouiller, je vous remercie. »

Nicolas contacta Damien et lui exposa la situation avec laconisme. Il employa l'heure

suivante à se remémorer le montant du chèque de caution qu'il avait laissé pour le smoking et à décider qu'il préférerait faire le deuil de cette somme plutôt que de se rendre chez un teinturier avec un costume plein de merde !

Damien lui apporta enfin le jean et le pull tant attendus, accompagnés de son hilarité moqueuse. Nicolas quitta l'hôpital avec empressement et fut également soulagé de se retrouver seul à l'entrée du métro.

« Nico, faut que je te laisse ! Salut mec, à bientôt... »

Il monta dans la rame, sans s'expliquer comment il avait pu en arriver là ni pourquoi il se sentait aussi mal. Son ventre semblait en ébullition et sa tête coincée dans un casque trop petit.

Le lendemain fut caractérisé par une chiasse monumentale que rien ne put endiguer. Nicolas prévint son patron de son incapacité à venir travailler, mais celui-ci exigea un certificat médical. Sentant que son autonomie gastrique ne lui permettrait même pas de traverser la rue, il renonça à consulter un médecin et se résigna finalement à poser trois jours de R.T.T.

Le vendredi, Nicolas estima qu'il pouvait reprendre ses activités professionnelles. Au terme d'une journée épuisante, il rentra chez lui par le métro, comme à son habitude. Au cœur de son territoire, il sentit ses instincts de chasseur refaire surface. La porte de la rame venait de s'ouvrir sur une petite blonde dont le jean était si moulant qu'il semblait simplement peint sur sa peau. Elle portait des talons, il aima le galbe de ses jambes et, sans y réfléchir, entreprit de l'aborder. Deux strapontins venaient de se libérer. Elle s'assit sur celui côté couloir. Il déplia le siège voisin et se posa dessus avec dynamisme.

« Salut, j'ai un problème grave que je dois résoudre avant ce soir... dit-il d'un ton dramatique.

— Quoi donc ?

— Je dois absolument trouver les numéros gagnants du loto ! Tu peux m'aider ? C'est quoi, tes numéros fétiches ? »

Tandis qu'elle lui répondait que ses chiffres préférés étaient le 8 et le 17, Nicolas sentit à nouveau une douleur au bas-ventre. Comme s'il se gonflait. Il eut alors une immense et irrépressible envie de... péter.

« Bon, je les note, si tu m'en donnes un autre, on partage les gains.

— Le 29.

— Ah non ! Le 29, je l'ai déjà, c'est le mien. »

Il mesura l'imminence d'une explosion. Il serra les fesses pour la retenir, mais fut bientôt conscient qu'aucune contraction musculaire n'empêcherait le dégazage. Ne pouvant retenir le nuage, il se résolut à l'évacuer en tentant de le maîtriser. Le sphincter bandé comme jamais, il entama son entreprise de dépressurisation, en gardant le contrôle du flux.

« Combien, pardon ? demanda-t-il.

— J'ai dit le 42 !

— OK, c'est noté. C'est quoi ton numéro, que je t'appelle pour t'envoyer le chèque ?

Elle voulait qu'il l'appelle, il le voyait. Elle était sur le point de lui donner docilement ses coordonnées. Il ne se souvenait plus de la centième, mais la suivante serait une superbe prise. Il n'en finissait pas de se vider et perçut bientôt que ce n'était plus du gaz qui sortait de lui, mais une matière chaude et liquide. Il contracta tous les muscles en dessous de son nombril pour contenir l'hémorragie fécale. Une odeur insoutenable se propagea dans le wagon. Une moue écoeurée défigura bientôt la jeune fille. Il se demanda si elle allait pleurer ou lui vomir dessus. Le métro s'arrêta et elle en descendit en courant. Une heure plus tard, Nicolas patientait dans la salle d'attente de son médecin.

La nuit était tombée lorsqu'il poussa la porte de son immeuble, un sachet de médicaments à la main, bien décidé à ne pas quitter son appartement du week-end. Un repos de deux jours le remettrait sans doute d'aplomb.

Sa boîte à lettres contenait un papier du gardien lui indiquant qu'un colis l'attendait dans sa loge. Il traversa le hall. La fille du gardien ouvrit la fenêtre du guichet. Vanessa devait avoir dix-sept ans. Ses cheveux humides caressaient ses épaules. Fraîchement douchée, elle portait une nuisette brillante comme de la soie. Le fin tissu laissait apparent le relief de ses seins de façon indécente. « Un somptueux 90C », estima Nicolas. Le jeune homme admira quelques instants la proéminence de ses tétons. Était-elle excitée de se présenter à lui dans cette tenue ? Qu'attendait-elle du partage de cette délicieuse intimité ? Débordant d'une sensualité exhibitionniste, elle se pencha doucement pour ramasser un carton qu'elle posa sur le petit comptoir avec délicatesse. Il frôla sa main. Elle lui sourit puis referma lentement la fenêtre.

« L'innocence... pfff... »

Une fois ses clés posées sur le crochet et ses chaussures rangées dans le dressing, il ouvrit le carton. L'odeur d'un cassoulet abandonné s'en échappa.

La boîte contenait des chips en polystyrène vertes. Il glissa sa main dedans et en sortit une enveloppe et une... poupée vaudou. Elle le fit frémir. On aurait dit un véritable crâne humain qu'un sorcier se serait amusé à faire réduire. Le corps semblait composé d'os de poulet, de terre et de tissus moisis. La figurine s'apparentait à un mini-cadavre en putréfaction. L'aiguille plantée dans son ventre était ornée d'une perle en bois noir. L'enveloppe contenait une lettre :

Cher trou du cul,

Je crois que tu rencontres quelques difficultés à trouver le sommeil à la tombée de la nuit. Ne crois-tu pas que la cause de tes insomnies devrait être le remords plutôt que les ennuis gastriques ? Tu mènes une existence misérable, tirant fierté de la multiplicité de tes conquêtes, mais tu n'as jamais apporté autour de toi que triste vide et amère déception. Tu n'as vu en toutes ces femmes que des corps que tu as salis de tes fantasmes assouvis. Pour ton irrespect et ton arrogance, je te juge et te condamne. Tu es désormais un jouet entre mes mains, comme ces filles l'ont été entre tes bras. Aucun médicament ne te guérira de mon châtiment. Je te rendrai la santé lorsque tu auras obtenu le pardon de chacune des femmes que tu as souillées de ton abjecte lubricité.

Bien à toi,

Nicolas était un homme cartésien. Il considéra longuement la poupée, tout à fait incrédule. Il en retira le poinçon d'un coup sec. L'analogie de son geste avec la crampe violente et profonde qu'il ressentit à ce moment l'entraîna de façon vertigineuse vers la découverte d'un monde de spectres et de démons dont il ne soupçonnait pas l'existence. Tétanisé, il se tordit de manière convulsive en maintenant son ventre dans ses mains, comme pour contenir une plaie béante. Il cracha du sang, s'étala sur le parquet et se recroquevilla dans l'espoir que la souffrance s'altère.

Quelques secondes passèrent, et il fut brusquement affranchi de ses maux. Un goût de terreur resta dans sa bouche, comme celui d'une barre de fer rouillée, mais son ventre fut soulagé. Il ne subsistait qu'un point rouge de la taille d'un grain de beauté, au-dessus de son nombril, et la faim qui lui rongea soudain les entrailles mais qu'il contenta aisément. Puis il se doucha, conscient que cette soirée n'était qu'un répit éphémère, cadeau d'une sorcière désireuse de lui montrer l'étendue de ses pouvoirs. Comment pouvait-il obtenir des excuses de toutes ces filles ? Et puis, s'excuser de quoi, en fait ? N'étaient-elles pas adultes et consentantes ? Les avait-il forcées ou bien avait-il failli à une quelconque promesse ? Il avait besoin de réfléchir à tout ça. Comment saurait-elle qu'il avait bien obtenu le pardon de chacune ?

Trois jours plus tard, Nicolas se réveilla sur son canapé, les genoux ramenés vers la poitrine. Les vannes s'étaient fermées, et son apocalyptique diarrhée s'était transformée en une effroyable constipation. Son ventre formait une boule et n'était désormais plus disposé à accepter la moindre nourriture. Malgré son martyre, il éprouvait une certaine confiance au sujet de son avenir. Il était déjà parvenu à joindre cinquante-deux filles, et les réponses qu'il avait reçues jusque-là l'encourageaient à penser que la mission serait aisée :

Véronique : « Hé ! Salut toi, tu sais, on remet ça quand tu veux, y a pas de soucis. »

Audrey : « Écoute, je regrette pas du tout, c'était cool, mais faut plus m'appeler, je vais me marier... »

Élodie : « T'es qui ? Désolée, je me souviens pas de toi... »

Grâce à ses fiches informatiques, il disposait du nom et des coordonnées de toutes les femmes avec lesquelles il avait couché. Un commentaire détaillait également les circonstances de sa rencontre avec la cible et la méthode d'approche employée. Le dernier paragraphe renseignait, avec une précision parfois déconcertante, les compétences de la demoiselle, évaluées par une note sur vingt dûment justifiée.

Nicolas arracha un à un les lauriers de sa couronne. Chaque fille acceptant ses excuses vit son nom effacé de la base de données, vouant ainsi le précieux dossier « X-files » à une inexorable disparition.

La suivante se prénomait Sabrina. Son souvenir provoqua en lui un frémissement exquis. Une fille volcanique. Obsédée par le sport en général et le sexe en particulier. Elle pratiquait l'athlétisme et lui avait beaucoup appris. Tandis qu'il composait son numéro,

une nervosité inattendue le renvoya, l'espace d'un instant, à sa précédente vie de looser sentimental.

« Allô !

— Bonjour, c'est Nicolas, tu vas bien ?

— ...

— T'es là ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Eh bien, je voulais savoir comment tu allais et... pour tout dire... (Il chercha ses mots.) Voilà, je... je n'ai pas été vraiment réglo avec toi et je voulais m'excuser. »

Peut-être était-ce sa batterie déchargée ou bien la mauvaise qualité du réseau téléphonique, mais la communication fut interrompue. Nicolas souleva l'hypothèse que, d'une façon plus probable, elle venait de l'envoyer pâturer ailleurs. Elle ne lui avait donc vraisemblablement pas accordé miséricorde. La suivante se prénomrait Natacha...

Sabrina ne répondit pas à son second appel, ni aux suivants. Quelques jours plus tard, Nicolas décida de se rendre chez elle, malgré ses croissantes difficultés à se déplacer — il restait constipé, mais d'immondes flatulences ponctuaient ses activités intestinales. Il tenait péniblement sur ses jambes, alors il commanda un taxi :

« Combien je vous dois ?

— Vingt-quatre euros, mais je devrais en rajouter trois sur la note pour acheter un arbre magique... »

« Sale con », pensa Nicolas en payant le conducteur réjoui de son bon mot.

« Je plaisante », précisa le chauffeur en riant.

Les escaliers de l'immeuble le renvoyèrent à de délicieux souvenirs. Cette fille était torride. Entre le deuxième et le troisième étage, ils s'étaient arrêtés pour s'embrasser. Elle avait ouvert sa braguette. Elle s'était baissée puis l'avait planté là juste avant qu'il n'explose. Il l'avait rejointe devant sa porte. Il s'était collé à elle et l'avait plaquée tandis qu'elle tentait d'introduire sa clé dans la serrure. Elle lui avait dit d'attendre, mais il n'avait pas pu...

Il sonna.

« Alors, dis-moi ce qui t'amène vraiment », demanda-t-elle d'un ton blasé.

L'appartement était minuscule et triste. Les meubles et les couleurs semblaient avoir été choisis dans le but de faire paraître le salon encore plus petit et plus étouffant. Sabrina pesait dix kilos de plus. Ses cheveux étaient sales. Ses yeux éteints. Elle ne portait plus de maquillage, elle était vêtue d'un jogging en coton gris, trop large et déformé aux genoux.

« Ça n'a pas l'air d'aller très fort...

— Non, ça va pas fort, et alors ?

— Je voulais te dire que je suis désolé. Je te demande pardon.

— Tu me demandes pardon ? Tu n'as pas la moindre idée de tout ce que tu as foutu en l'air ! Pourquoi je te pardonnerais ?

— Foutu en l'air ? Comment ça ? »

Il savait à quoi s'en tenir avec Sabrina : malgré ses prouesses sexuelles, c'était une romantique. Une ardente déclaration allait suivre : Elle était amoureuse, il n'est qu'un

salaud. Il ne lui resterait qu'à acquiescer, à faire profil bas. Elle allait le flageller et il allait l'aider, ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Oui, tout ce qu'ils auraient pu construire ensemble, oui, maintenant c'est trop tard...

« Figure-toi que j'avais un copain et que je l'aimais. Je ne sais pas pourquoi j'ai couché avec toi, mais je respectais trop Anthony pour lui mentir. Je ne supportais pas d'avoir trahi sa confiance. Je lui ai donc avoué. Il est devenu furieux. Il a claqué la porte et n'a plus jamais voulu m'adresser la parole. Je l'aimais, mais tu ne peux certainement pas comprendre. »

Pour la première fois, Nicolas comprit ce que lui avait reproché Maggie la sorcière. Il redit cette phrase, mais avec sincérité cette fois :

« Je suis désolé.

— Tu le savais, tu m'avais dit que ce n'était pas grave, que ce n'était qu'un jeu !

— Je suis désolé.

— Laisse-moi tranquille maintenant.

— J'ai besoin que tu me pardonnes.

— Sors... SORS ! »

Elle se leva d'un bond. L'instinct poussa Nicolas à l'imiter. Cette dépressive était au bord de la crise d'hystérie. Il battit en retraite et recula jusqu'au pas de la porte qu'il vit se refermer avec une sauvagerie bestiale.

« Si je ramène ton copain ici, tu me pardonneras ? »

Un silence bienvenu suivit cette fureur. Son ventre était dur et gonflé comme un ballon de basket. Nicolas s'appuya au mur. Le petit point lumineux au centre du judas s'éteignit. Elle l'observait. Elle évaluait sa proposition. Il fallait qu'elle accepte, Nicolas n'envisageait pas de continuer à vivre dans cet état.

« Il s'appelle Anthony Pernault. »

Une fois revenu devant son ordinateur, un grand verre de laxatif à base de pruneaux à la main, il ouvrit le dossier « X-files ». En dehors de Sabrina, il ne subsistait que six filles qu'il n'avait pas réussi à joindre. Il cliqua sur les six fiches restantes et se munit de son téléphone.

S'étant ouvert malgré lui à un univers de sorcellerie et de succubes, Nicolas supposa qu'il devait exister des dieux pour assurer l'équilibre des forces. Il adressa alors une prière non nominative à Celui ou Ceux qui pourraient l'entendre : « Mon Dieu, faites que les autres soient plus faciles à convaincre que Sabrina... » Soixante-deux secondes avec Camille, presque deux heures avec Carine, quatre minutes avec Caroline, huit avec Nassama. Nadia et Séverine sur répondeur.

« Obtenir la clémence de Nadia et Séverine, et convaincre Anthony Pernault que Sabrina n'était pas un si mauvais coup. Tu parles d'un programme ! »

La nuit tomba. Il léguma devant sa télévision et festoya d'un plat de lentilles, d'une tranche de pain complet et d'un yaourt aux figues. Alors que certains rêvent de l'amour, de la richesse ou de la célébrité, le vœu le plus cher de Nicolas était d'aller paisiblement couler un bronze. Il allait s'endormir. Son téléphone sonna.

« Salut. C'est Nicolas, c'est ça ? »

Nadia lui parut dans de bonnes dispositions, mais il se méfia tout de même.

« Oui, c'est lui-même. Bonsoir, tu vas bien ? »

— Écoute, je suppose que tu voulais qu'on se voie, ce serait avec plaisir, mais je suis à Casablanca, là.

— Heu... Ah ! Bah... dommage ! On aurait pu aller boire un verre, mais ce sera pour une prochaine fois, alors.

— Y a pas de souci ! Et si jamais tu viens au Maroc, n'hésite pas à m'appeler.

— En fait, je vais être franc avec toi, j'éprouve quelques remords sur la façon dont les choses se sont passées entre nous, et je voudrais que tu m'excuses. (À nouveau, il n'en pensait pas un mot.)

— T'excuser de quoi ? Ça va pas ? Bon, il faut que je te laisse, y a mon mari qui arrive. Bisous, don Juan. »

Nicolas poussa un soupir. « Plus que deux ! » Tout à coup, son transit décida de terminer cette belle journée de façon grandiose. Comme Picasso était passé du bleu au rose, il passa de sa période « mise en quarantaine » à sa période « tout le monde dehors ! ». Le pick up artist comprit aussitôt que la nuit serait longue.

C'était un jeudi, le jour de la rentrée, devant la salle de mathématiques. Le regard de Nicolas venait de se poser sur Jennifer, et cet instant bouleversa sa vie. Ils se rapprochèrent. Tandis qu'il découvrait peu à peu sa fascinante personnalité, Nicolas lui voua un culte farouche mais silencieux. Ils devinrent amis, et le jeune homme estima qu'il s'agissait là d'un prélude à leur idylle. Il entretint donc cette amitié, rongé par la peur de lui avouer ses sentiments, mais néanmoins persuadé qu'elle les partageait et qu'ils finiraient par sortir ensemble.

Au terme de l'année de terminale, Vanina, une fille de leur classe, organisa une grande fête pour célébrer la fin des épreuves du bac. Nicolas comprit que le moment était venu pour lui de déclarer sa flamme. Après cette nuit, il serait trop tard, car les études qu'ils étaient sur le point d'entreprendre allaient immanquablement les séparer. Il prépara donc une déclaration passionnée qu'il rédigea sur une feuille à grands carreaux, et il pria pour que le courage ne lui fasse pas défaut. Le soir, il chercha Jennifer à la lueur des lumières stroboscopiques et colorées, le cœur serré. Minuit sonna sans qu'elle se montre. Nicolas erra d'un groupe à l'autre, échangeant quelques paroles futiles avec ses camarades. Tous connaissaient ses sentiments pour la belle depuis des lustres.

Une subite apparition fit tout à coup renaître un espoir agonisant. Jennifer était ravissante dans sa minijupe en cuir. Son haut ressemblait plus à un soutien-gorge qu'à un débardeur, et Nicolas en fut excité. Elle avança dans sa direction. Il lui sourit comme un homme qu'il était sur le point de devenir. Elle passa à côté de lui et le salua négligemment, sans s'arrêter. Elle continua son chemin et vint s'asseoir sur les genoux de Jonathan. Leurs lèvres se joignirent en un baiser maladroit d'adolescents passionnés, et le cœur du pauvre Nicolas se brisa de façon irréversible. Il eut l'impression que tous les rires autour de lui n'étaient que moqueries à son égard, que le monde venait de perdre

sa beauté.

Nicolas se tenait toujours sur son trône lorsque l'aurore affleura l'horizon. Il était épuisé. À dix heures trente, il téléphona à Séverine. La partie risquait de se révéler fastidieuse car leur dernière conversation avait été houleuse. Ils s'étaient fréquentés plusieurs mois avant qu'elle ne découvre ses récurrentes infidélités. Il avait alors pensé qu'elle se contenterait de le larguer. « Une de perdue, dix de retrouvées... » Mais elle l'avait rappelé plusieurs fois, l'avait supplié, harcelé et l'avait obligé à devenir odieux. Il se rendit compte qu'elle était la seule femme à lui avoir jamais dit qu'elle l'aimait. Cela lui fit l'effet d'une bombe à retardement. Ce n'est que là, prisonnier de ses toilettes, le pantalon sur les chevilles, qu'il eut l'impression de comprendre ce qu'elle avait voulu dire.

Il lui devait vraiment des excuses. Il n'allait pas la contacter uniquement dans le but de stopper les effusions de merde. Elle méritait réellement qu'il lui demande pardon. Naquit alors en lui l'envie de la revoir.

« Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué. »

Après plusieurs tentatives, il se rendit à l'évidence : elle avait changé de numéro. Bien posé sur la cuvette, il appela ensuite Anthony Pernault — l'ex-petit ami de Sabrina — afin de lui parler d'homme à homme :

« Salut, Anthony.

— Vous êtes qui ?

— Je suis ta bonne étoile, et je suis là pour t'aider à réparer la plus grosse connerie de ta vie, mon garçon.

— Ça ne m'intéresse pas ce que vous dites là... »

Anthony coupa la communication. Nicolas recomposa le numéro.

« Vous allez m'appeler combien de fois ?

— Autant qu'il sera nécessaire, jusqu'à ce que tu ouvres les yeux.

— Mais vous voulez quoi, à la fin ?

— Je veux savoir si tu le fais exprès, ou si tu n'as vraiment pas compris la chance que tu as. Sabrina t'aime vraiment, mec. Sûrement même plus que tu ne le mérites !

— C'est elle qui a choisi de mettre fin à notre histoire. Elle m'a brisé le cœur ! Vous ne comprenez pas ?

— Mais c'est ça l'amour, mon pote ! Aimer, c'est donner son cœur et accepter l'idée que l'autre le blessera peut-être. Si tu n'es pas capable de comprendre ça, tu finiras tout seul !

— Elle m'a trompé, putain !

— Et alors, tu ne t'es jamais trompé, toi ? Tu n'as jamais fait d'erreur, peut-être ? Comment peux-tu prétendre aimer si tu n'es pas capable de pardonner ? C'est elle qui a avoué. Elle a tellement envie de construire sa vie avec toi qu'elle ne supportait même pas un petit mensonge entre vous. Tu n'as pas l'impression d'être tombé sur une perle ?

— Je ne sais pas...

— Tu ferais bien de savoir !

— Je dois vous laisser, là, je bosse et...

— Ouais, OK, salut. »

Nicolas pressa le bouton rouge de son téléphone. Il s'aperçut qu'il était furieux, qu'il avait élevé la voix. Il repensa au visage de Sabrina. Il était responsable de ce gâchis. Dépit, il retourna chier.

Dans l'après-midi, Nicolas décida de se rendre à l'adresse de Séverine. À la place des habituels jeans taille basse et chemises moulantes, il se vêtit d'un tee-shirt large et d'un pantalon de jogging bouffant afin de cacher au mieux la couche « incontinence troisième âge » qu'il était désormais obligé de porter. Quand il sortit du métro, son téléphone vibra pour lui indiquer un nouveau message. Il consulta son répondeur.

« Allô ! C'est Sabrina, Anthony vient de m'appeler, il veut qu'on se voie, pour discuter. Alors, merci. Sincèrement, merci. Pour réécouter, taper 5... »

Il estima que derrière ces paroles chaleureuses se cachait, de façon subliminale mais incontestable, le pardon qu'il lui avait demandé. Ainsi donc, il ne restait que Séverine. Il se trouvait devant son immeuble. Il sonna à l'interphone.

« Oui ? interrogea une voix féminine.

— Séverine ? demanda Nicolas sans assurance.

— Non.

— Ah ! Excusez-moi, je...

— Sixième étage. »

La désactivation des ventouses électromagnétiques de la porte se traduisit par un bruit de court-circuit. Nicolas entra et s'engagea dans un ascenseur antique et exigu, propice à la claustrophobie. Il repoussa la grille noire dans un grincement de vieille mécanique usée, et la cabine étroite s'éleva laborieusement au bruit d'un moteur crachoteux. Il se retrouva quelques instants plus tard sur le palier qu'il connaissait. Une jeune femme l'attendait, appuyée contre le chambranle de la porte qu'elle maintenait contre sa hanche. Ses yeux si clairs paraissaient presque blancs. Elle portait une robe d'été très simple, son décolleté échancré mettait en valeur ses seins généreux. Elle ne lui proposa pas d'entrer.

« Bonjour, il faut absolument que je voie Séverine.

— Vous êtes sérieux ?

— Oui...

— Ne bougez pas. »

Elle retourna chez elle, laissant la porte pour ainsi dire fermée. La minuterie de la lumière du couloir parvint à son terme. Nicolas patienta dans la pénombre. L'inconnue réapparut et réenclencha l'éclairage.

« On m'a laissé ça pour vous. »

Elle lui donna une petite enveloppe qui contenait un papier plié en quatre. Nicolas lut la missive qui lui était adressée :

Cher trou du cul,

Je me souviens du jour où Séverine est venue m'annoncer qu'elle avait enfin rencontré

le prince charmant. Un homme « digne de confiance », qu'elle « aimait sincèrement », m'avait-elle dit. Je me souviens de ses anciennes histoires d'amour pathétiques, des pleurs nombreux et du désespoir récurrent qu'elle pensait enfin laisser derrière elle. Je me souviens du médecin qui a diagnostiqué à ma sœur une psychose maniaco-dépressive. « Elle passera par des phases mélancoliques pouvant entraîner des pensées suicidaires », avait-il précisé. Elle pensait ton étreinte aimante, tandis que tu jouais avec son corps. Je me souviens du matin de son appel, lorsqu'elle m'a révélé le détail de ta trahison et le poids de son humiliation. Je me souviens du trajet passé à me demander pourquoi tu avais agi ainsi. Je me souviens de l'avoir trouvée allongée sur son lit. Le sang qui s'échappait de ses bras formait deux flaques sombres sur la moquette. Je me souviens de tout. Elle t'aimait. Je ne te pardonnerai jamais, et elle non plus. Sois maudit !
Maggie.

Il leva ses yeux horrifiés sur la colocataire, mais elle avait disparu derrière la porte close de son appartement.

« Je dois retrouver cette fille, lui dit-il à travers la porte.

— Je ne sais rien sur elle, je ne peux pas vous aider.

— Est-ce que... je pourrais utiliser vos toilettes ?

— Non. »

La lumière s'éteignit.

« Elle m'aimait », dit-il à voix basse.

Découvrez Pause-nouvelle :

Des nouvelles courtes et divertissantes dans une application mobile gratuite.



Illustration : Anne-Cécile Delpeuch

dépôt légal : Avril 2012

Première publication : Avril 2012

© L'anthologiste – Aurélien Poilleaux,
55 rue Jean Jaurès 92170 Vanves – www.lanthologiste.fr

